Préhistoire et sciences naturelles : complexe d'Œdipe, tabou de l'inceste? : À propos du "Grand Partage" nature/culture dans l'histoire et l'épistémologie de l'archéologie préhistorique

Autor(en): **Kaeser, Marc-Antoine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **120 (2011)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-836100

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Paysage... Landschaft... Paesaggio..., 2011, CAR 120 : 251-261

Préhistoire et sciences naturelles : complexe d'Œdipe, tabou de l'inceste ? A propos du « Grand Partage » nature/culture dans l'histoire et l'épistémologie de l'archéologie préhistorique

Marc-Antoine Kaeser[1]

[1] Laténium, Université de Neuchâtel, Espace Paul-Vouga, 2068 Hauterive.
E-mail : marc-antoine.kaeser@ne.ch

Résumé : L'essor des études paléo-environnementales au cours de ces trois dernières décennies a encouragé certains *a priori* trompeurs quant aux relations entre la préhistoire et les sciences naturelles. Ainsi, dans l'historiographie conventionnelle de l'archéologie préhistorique, la prise en compte des facteurs naturels, la contextualisation topographique et stratigraphique, de même que l'intégration des sites dans leurs terroirs sont généralement perçus et présentés comme des innovations récentes et progressives — et par conséquent, comme des enrichissements allogènes, d'essence naturaliste, d'une discipline intrinsèquement ancrée dans les sciences historiques et les humanités.

L'importance accordée aux questions environnementales est pourtant attestée de manière très sensible depuis les débuts de la recherche préhistorique ; on peut même considérer que c'est l'étroitesse des liens entre préhistoire et sciences naturelles qui a rendu possible l'émergence de notre discipline. De ce point de vue, les ambiguïtés et les complexes qui imprègnent souvent nos rapports avec les sciences naturelles n'ont pas lieu d'être : l'archéologie préhistorique peut et doit assumer ses composantes naturalistes, qui constituent une part essentielle de sa propre nature.

Face aux naturalistes contemporains, dont les disciplines se sont précisément affirmées contre l'ancien héritage de l'« histoire naturelle », les préhistoriens se trouvent même dans une position favorable, pour le dépassement du « Grand Partage » nature/culture. Grâce à certains enseignements des épistémologies post-modernes, nous sommes en effet très bien outillés pour comprendre que la reconstitution des faits naturels anciens ne peut être dissociée de leur perception subjective par les acteurs humains préhistoriques.

Mots-clés : Histoire de l'archéologie, sciences naturelles, préhistoire, histoire de l'art, contextualisation archéologique, représentations imaginaires, perception culturelle.

Des objets au contexte naturel : un progrès linéaire ?

Dans l'historiographie traditionnelle de l'archéologie préhistorique, on souligne volontiers la focalisation des « pionniers » de l'archéologie sur les objets, ou plus précisément sur les « beaux objets ». Dotée d'une efficacité performative certaine, cette historiographie internaliste se fonde sur l'éthique présente de la discipline, pour attribuer précisément aux prédécesseurs, par rétrospection, les caractéristiques à l'égard desquelles la recherche actuelle cherche à se distancer afin d'établir sa légitimité scientifique.

En l'espèce, l'analyse de l'histoire de la recherche peut même nous encourager à nous faire l'avocat du Diable (de cette historiographie simpliste, donc), pour perfectionner le schéma très réducteur sur lequel s'appuient les préjugés de ce récit téléologique. A cet effet, nous nous aventurerons à distinguer plusieurs étapes successives dans le développement prétendument linéaire de la discipline préhistorique — cinq étapes sur la voie glorieuse d'une contextualisation croissante... Et en toute logique, le déroulement d'un tel scénario nous permettra de présenter les approches actuelles comme l'aboutissement attendu, ultime et nécessaire, de la recherche préhistorique !

Fig. 1 : Les fouilles de l'abri du Kesslerloch (Thayngen SH) en 1874 (Von Arx 2004, Abb. 20).

La chasse aux trésors et aux beaux objets

Au XIXe siècle, si l'on en croit les inventaires d'anciennes collections et les comptes-rendus de leurs recherches, les premiers préhistoriens (désignés du reste souvent par le terme aujourd'hui peu flatteur d'« antiquaires ») paraissent avoir concentré leur activité sur la quête des artefacts (et plus précisément de vestiges mobiliers désignés aujourd'hui, avec une certaine condescendance, comme de « beaux objets »), au détriment des observations topo-stratigraphiques (Fig. 1). Présentés comme des « savants de cabinet », ces antiquaires n'auraient d'ailleurs eu qu'un contact très distant avec le terrain : la fouille était conduite par des ouvriers incultes, lorsque les pièces n'étaient pas tout bonnement acquises sur le marché des antiquités (Fig. 2).

On offre aux amateurs d'**antiquités** une collection de choses diverses trouvées dans des habitations lacustres, près du lac de Pfæffikon, canton de Zurich. Les preuves d'authenticité sont déposées chez M. le chancelier Viridet. — S'adresser, pour le détail des choses et les prix, a Jaques Messikomer, Stegen, près Wetzikon, canton de Zurich.

Fig. 2 : Encart publicitaire de J. Messikommer pour la vente d'antiquités lacustres dans le Journal de Genève, *29.06.1860 (Altorfer, 2004 : Abb. 4).*

Les balbutiements de la contextualisation de terrain

Entre la fin du XIXe siècle et la première moitié du XXe siècle, certains chercheurs auraient complété leur intérêt pour les artefacts jugés significatifs (généralement des « fossiles directeurs ») par la prise en compte de certaines données de topographie horizontale et/ou verticale (plan et/ou stratigraphie). Il ne s'agit cependant pas (encore) d'une contextualisation à proprement parler, puisque la démarche visait avant tout à délimiter les zones ou les niveaux à explorer parce que fertiles, que l'on fouillait en tranchées ou en front de taille (Coye, 1997 : 50, 127, 274 et suiv.). Le recours à la stratigraphie, pour sa part, demeurait soumis à la prééminence typologique : les niveaux n'étaient pas distingués pour leur pertinence sur le site même, mais en raison de leurs enseignements pour le séquençage général des fossiles directeurs.

Le site comme lieu d'enquête pour une anthropologie du geste

Vers le milieu du XXe siècle, avec les fouilles horizontales de l'archéologie soviétique et suite aux travaux emblématiques d'André Leroi-Gourhan à Pincevent (Fig. 3), on atteindrait enfin une véritable contextualisation topo-stratigraphique, qui connaît son aboutissement avec l'analyse synchronique de niveaux d'occupation bien définis (Vasil'ev, 2004.). Désormais, la recherche et le discours des archéologues ne se fondent plus sur les artefacts en tant que tels, mais sur leur emplacement et leur disposition, ainsi que sur l'organisation de «traces» mises en évidence lors de la fouille, à l'instar du travail des enquêteurs sur le périmètre d'une *crime scene investigation*. De l'objet comme témoin d'une réalité générale, on est donc passé à un intérêt porté au site archéologique, dans son ensemble comme dans ses particularités.

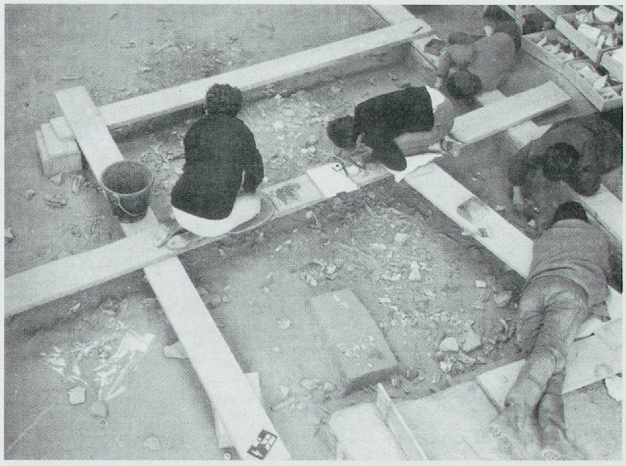


Fig. 3 : Fouilles horizontales à Pincevent, avec «plan d'enregistrement des vestiges fugaces» (Leroi-Gourhan & Brézillon, 1972, fig. 6b).

L'insertion du site dans son terroir ou la contextualisation écologique

Dès les années 1970, la *New Archaeology* franchit un pas décisif, élargissant le champ d'analyse de l'archéologie au-delà des limites des sites archéologiques à proprement parler. Avec le *site catchment analysis*, la contextualisation s'étend aux domaines exploitables des communautés étudiées (Fig. 4). Engagée dans une perspective géographique et économiste, l'approche est résolument naturaliste: c'est maintenant l'unité écologique du «terroir» qui constitue l'objet de recherche privilégié.

Des terroirs au territoire : une contextualisation inversée de haut en bas

Au tournant du XXIe siècle, avec les fouilles extensives, la prospection à large échelle et grâce aux outils informatiques de type SIG, on assiste à un élargissement supplémentaire de la perspective géographique, qui s'accompagne d'une sorte de retournement. Les terroirs écologiques ne sont en effet plus appréhendés un à un, depuis les sites archéologiques, mais de manière globale, à l'échelle plus vaste des territoires, selon des périodisations diachroniques très ouvertes (Brun, 2006; Borrello, ce volume).

Les leurres de la rétrospection : un schéma fallacieux

En somme, le bilan du développement esquissé ci-dessus semble s'imposer de lui-même : au fil de son avancement, notre discipline aurait progressivement élargi le spectre de son objet, partant des pièces mobilières isolées pour les envisager bientôt dans leur contexte topographique immédiat, dans celui du site puis du terroir écologique, pour aboutir aujourd'hui à l'échelle de vastes territoires. La préhistoire se serait ainsi peu à peu affranchie de ses origines antiquaires, pour intégrer de manière toujours plus ambitieuse les données des sciences de la nature.

Aussi séduisant soit-il et quoiqu'il ne soit pas entièrement dénué de fondement, ce schéma linéaire ne constitue toutefois qu'un artefact historiographique. Car si les étapes définies correspondent à une certaine réalité, la signification qui leur est accordée est fautive : elles sont perçues et comprises, *a posteriori*, à partir des valeurs et des canons de la recherche actuelle. Lorsque l'on fait abstraction des apparences les plus évidentes, on observe en effet la manifestation d'interrogations naturalistes dès les origines de la recherche préhistorique.

Les premiers archéoenvironnementalistes : des précurseurs ?

Même dans l'historiographie la plus conventionnelle de l'archéologie préhistorique, certains éléments mettent clairement en évidence le rôle décisif et très précoce des études naturalistes. Ainsi, la geste héroïque de Jacques Boucher de Perthes, communément désigné comme le «père de la préhistoire», illustre bien sûr la part de la géologie dans l'émergence de la notion même

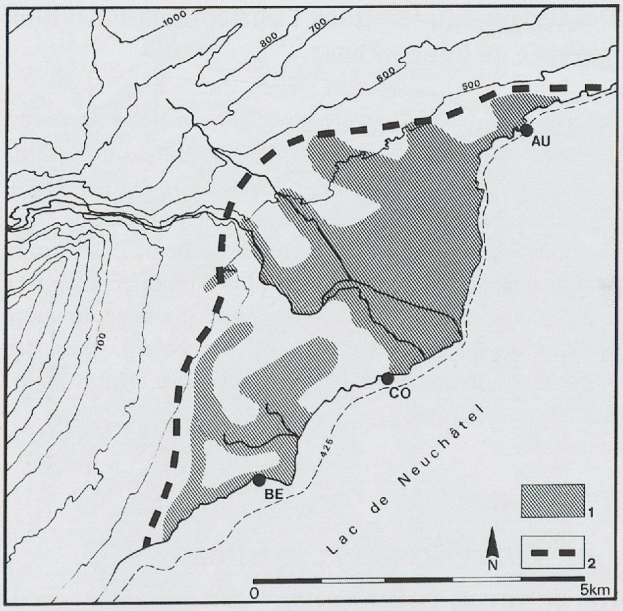
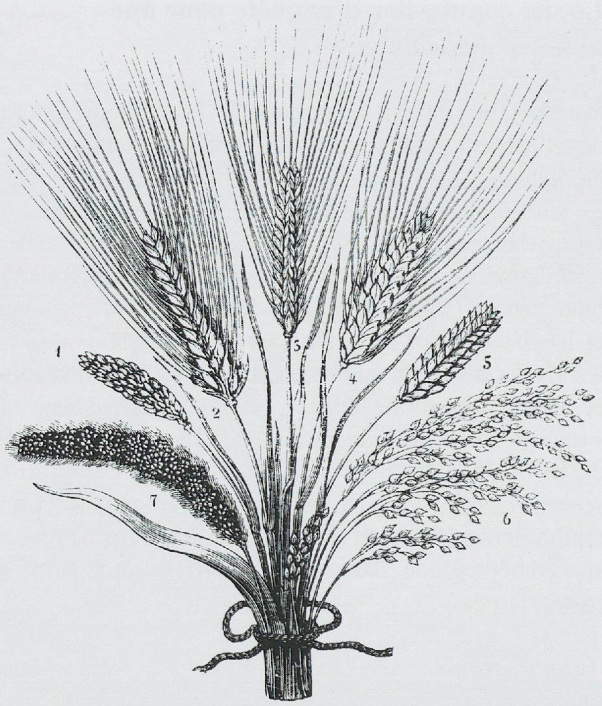


Fig. 4: Le site catchment analysis: cartographie de l'utilisation potentielle du sol autour du delta de l'Areuse au Bronze final (Borrello, 1986, fig. 2).



Getreide-Arten der Pfahlbbauten aus der Steinzeit.

1/3 natürliche Grösse.

Fig. 5: Céréales attestées sur les stations lacustres, étudiées par O. Heer (1866, p. 42).

d'« anté-histoire » (Pautrat, 1989; Coye, 2000). Sans aller aussi loin et pour demeurer en Suisse, l'examen des premiers travaux consécutifs à la « fièvre lacustre » s'avère tout aussi concluant. Chacun connaît en effet les recherches conduites notamment par Ludwig Rütimeyer (1860) et Oswald Heer (1860, 1866, Fig. 5), que l'on peut considérer comme les fondateurs respectifs de l'archéozoologie et de la paléobotanique. On constate ainsi des attestations patentes d'un intérêt pour la restitution de l'environnement préhistorique, dès la première étape définie ci-dessus, celle des antiquaires « chasseurs de trésors et collectionneurs d'objets ».

Pourquoi, dès lors, ces évidences sont-elles si volontiers oblitérées dans la reconstitution historiographique du développement de notre discipline ? Probablement parce que nous peinons à nous les expliquer, à prendre la mesure de leur signification et de leur portée dans l'histoire de la recherche. Aux côtés de quelques confrères moins marquants, des savants tels que Heer ou Rütimeyer figurent ainsi comme des exceptions remarquables, des « météorites » qui auraient traversé le terrain des études antiquaires, sans impact réel sur le développement scientifique de notre discipline. Dans les chroniques historiques, ceux-ci sont par conséquent évoqués comme des « précurseurs », de simples figures annonciatrices de l'archéobiologie des années 1970.

Comme le montre pourtant l'épistémologie des sciences, la notion de « précurseur » constitue une absurdité logique (Barthélemy-Madaule, 1979): elle réclame et trahit la négation (ou l'incompréhension délibérée) du contexte historique et des conditions d'exercice des recherches en question. De ce point de vue, et pour demeurer dans le domaine des études palafittiques, il peut être utile de s'éloigner un instant des travaux « pionniers » des naturalistes, pour s'attarder quelque peu sur les études antiquaires les plus classiques, et notamment le premier *Pfahlbaubericht* de Ferdinand Keller (1854), fondateur et président de la Société des antiquaires de Zurich.

Une illustration emblématique : le saule de Ferdinand Keller

Afin de mieux comprendre le contexte savant dans lequel s'inscrivent les travaux de ces prétendus précurseurs de l'archéobiologie, il est instructif d'examiner attentivement, à titre d'exemple, l'illustration la plus fameuse de l'archéologie suisse du XIXe siècle: la reconstitution graphique, sous la plume de F. Keller (1854) (Fig. 6) du village d'Obermeilen décrit et analysé dans son premier « rapport lacustre ». Comme cela a déjà maintes fois été relevé (Kaufmann, 1979; Bandi & Zimmermann, 1980), cette illustration forme une transposition assez fidèle, sur les rives du lac de Zurich, d'un établissement littoral de Nouvelle-Guinée

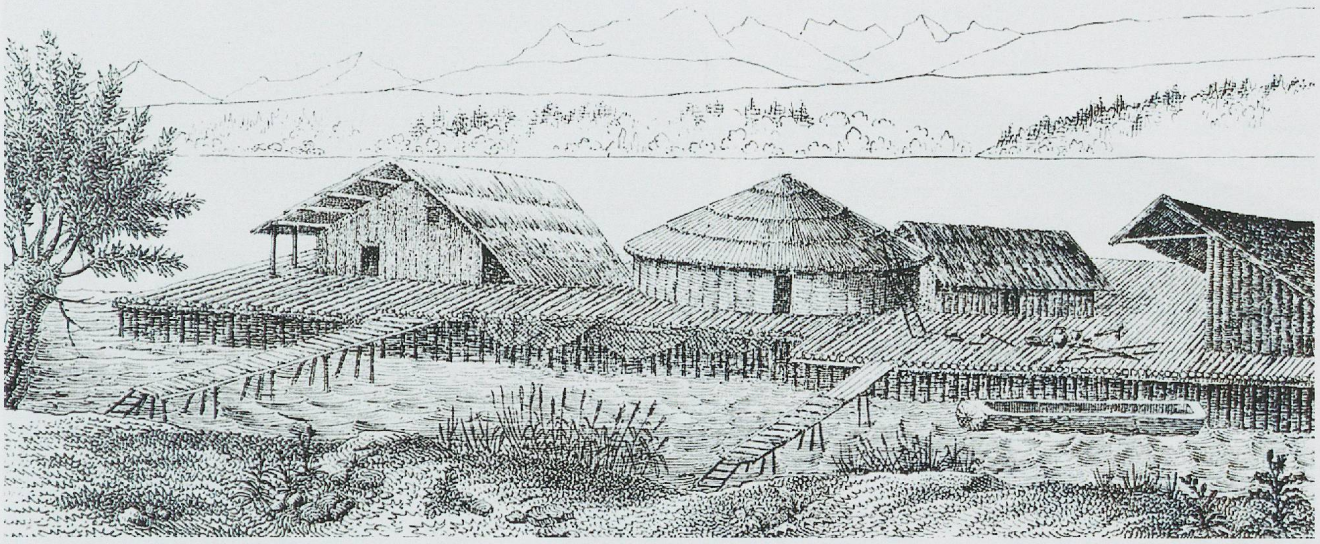


Fig. 6 : Reconstitution du village d'Obermeilen par F. Keller (1854, pl. I/4).

reproduit par L. A. de Sainson dans l'ouvrage publié par l'explorateur Jules Dumont d'Urville (1830-1833 : pl. 59), au retour de l'expédition de la corvette *L'Astrolabe*. Les légères variations entre l'« original » et la « copie » de F. Keller ont fait l'objet de nombreuses analyses (Kaeser, 2000, 2002), qui soulignent notamment le passage à une plate-forme commune, ainsi que le paysage alpin et les forêts des Préalpes rajoutés à l'arrière-plan. Il est cependant un élément auquel on n'a manifestement pas accordé une importance suffisante : le saule qui a été ajouté par Keller à l'extrême-gauche, au premier plan, sur la rive devant le village d'Obermeilen. Comme on le voit, il s'agit en effet d'un saule *taillé*. Ce détail s'avère donc très parlant : en termes visuels, il constitue un véritable emblème chargé de traduire la domestication de la nature par les ancêtres lacustres.

Puisé aux tout débuts des recherches lacustres, cet exemple témoigne de l'intégration incontestable des préoccupations environnementales au sein des études antiquaires – de surcroît chez l'auteur le plus représentatif de cette tradition volontiers rapportée à la première étape des « collectionneurs d'objets » décrite ci-dessus. Il convient par conséquent de s'interroger sur la nature du lien effectif entre les études antiquaires et la recherche naturaliste, dans la seconde moitié du XIXe siècle (Fig. 7).

Les antiquaires et les faits naturels

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les travaux préhistoriques d'O. Heer et de L. Rütimeyer (comme ceux de la plupart de leurs collègues naturalistes) ne résultaient pas vraiment d'initiatives personnelles. Dans un premier temps, ils ont été sollicités, en l'occurrence par F. Keller, le « patron » des antiquaires suisses, qui se trouvait être également actuaire de la Société des naturalistes zurichois. En l'espèce, ce sont donc les antiquaires qui ont manifesté le désir d'inclure les composantes environnementales dans cette reconstitution des mœurs et du mode de vie des populations anciennes qui formait leur programme de recherche (Altorfer, 2004). Ceux-là, pourtant, n'étaient pas seulement invités à déterminer et à définir les espèces animales et végétales représentées sur les sites archéologiques : leur collaboration s'inscrivait dans un programme bien plus ambitieux, qui visait à retracer l'environnement préhistorique et son évolution diachronique, en s'interrogeant notamment sur l'origine des espèces domestiquées, et sur les modalités (historico-culturelles) de leur introduction en Europe tempérée (Kaeser, 2006a).

A cet égard, il convient de rappeler incidemment le caractère marginal des études antiquaires. Les naturalistes, qui jouissaient d'un statut et d'une autorité scientifiques largement supérieurs à ceux des amateurs d'antiquités tels que F. Keller, ne se sont certes pas associés à l'entreprise archéologique par courtoisie ou par déférence. S'ils ont apporté leur contribution (et par conséquent leur respectabilité académique) à la recherche lacustre, c'est parce qu'ils y voyaient un domaine d'étude fructueux, susceptible de répondre à certaines questions vives de leurs propres disciplines. En l'occurrence, les sites palafittiques devaient permettre d'articuler la paléontologie, la zoologie et la botanique : ils constituaient un terrain particulièrement approprié pour l'examen des relations entre les espèces fossiles et les espèces vivantes, pour l'étude des transitions entre le Tertiaire et les faunes actuelles, en considérant l'impact

Fig. 7: Macrorestes végétaux, fragments de tissus et écailles de poissons (Laténium, provenance: Sutz BE, Île St-Pierre BE et Robenhausen ZH) recueillis au XIXe siècle par Edouard Desor et Jakob Messikommer. Photo J. Roethlisberger, Laténium.

respectif des facteurs climatique et anthropique (Kaeser, 2004a).

Cet ordre de priorités n'était pas propre à l'archéologie lacustre suisse: un peu partout en Europe, les premières recherches préhistoriques se sont d'emblée inscrites au service de problématiques naturalistes. Ainsi, dans la Somme, en Picardie, en Grande-Bretagne, en Belgique et dans les grottes du sud-ouest de la France, l'étude des vestiges anthropiques (paléolithiques) devait d'abord servir à clarifier la géologie et la sédimentologie du Quaternaire. De même, la datation (mésolithique) des amas coquilliers danois et suédois devait permettre de résoudre la question des dynamiques glaciaires dans les mouvements côtiers, en relation avec les phénomènes eustatiques de la péninsule scandinave. En définitive, si les naturalistes du XIXe siècle se sont résolument investis dans la recherche préhistorique, c'est donc tout bonnement parce qu'ils considéraient que la préhistoire était aussi *leur* affaire.

La préhistoire, entre humanités et sciences naturelles

La suite est relativement bien connue: l'archéologie préhistorique s'est bientôt donné des institutions qui lui ont garanti une certaine autonomie et qui l'ont mise sur la voie de l'affirmation disciplinaire. Tirant avantage des attentes et des besoins politiques et identitaires, elle a gagné ensuite un statut académique propre à garantir une relève susceptible de répondre aux exigences légales de sauvegarde du patrimoine qui se sont imposées au début du XXe siècle (Kaeser, 2006b). Les études archéologiques se sont dès lors caractérisées par une extrême focalisation sur la typologie (Fig. 8), qui paraissait offrir les meilleures garanties de productivité et de rigueur scientifiques.

Mise au service d'approches historico-culturelles, cette espèce d'« obsession » typologique n'est d'ailleurs pas anodine. En effet, à l'instar de ce que l'on a pu observer dans d'autres disciplines proches[1], elle constitue manifestement un contrecoup de l'émergence et de l'affirmation des sciences sociales, sanctionnant de la sorte un tentative de réaction des humanités et de rejet de l'héritage naturaliste[2].

Indépendamment des formes (variables) qu'a prises son indépendance académique ultérieure, les origines de la préhistoire sont donc clairement partagées, au plan épistémologique, entre les humanités et les sciences naturelles. En somme, l'archéologie préhistorique résulte d'une sorte de fusion entre les approches, les traditions et les programmes de recherche respectifs des antiquaires et des spécialistes des sciences naturelles. La chose est bien sûr particulièrement manifeste en Suisse, où la spécificité de l'objet palafittique et des conditions d'exercice de la recherche scientifique[3] ont poussé très avant la coopération entre les chercheurs issus de ces deux embranchements majeurs de la connaissance.

Du « complexe de Priape » au complexe d'Œdipe et au tabou de l'inceste…

Depuis plus de trois décennies, des liens étroits se sont à nouveau tissés entre l'archéologie préhistorique et les sciences naturelles. Aussi généralisée et fructueuse soit-elle, cette collaboration est néanmoins marquée par certaines ambiguïtés quant aux termes de l'échange. Comme cela arrive souvent dans les relations interdisciplinaires, on peine parfois à s'abstenir d'établir des prééminences disciplinaires dans la définition des problématiques : le commanditaire (l'archéologue, le plus souvent) s'estime ainsi volontiers en droit de poser les questions auxquelles doivent s'attacher les mandataires (des naturalistes, d'ordinaire). En considérant leurs collègues naturalistes comme de simples prestataires de services de disciplines annexes, les archéologues posent ainsi un carcan malvenu à l'exercice efficace d'une véritable transdisciplinarité.

En l'espèce, l'arrogance des archéologues n'est qu'apparente : à notre sens, elle trahit plutôt un certain complexe d'infériorité. Jugeant peut-être eux-mêmes leur discipline incapable de suivre et d'accompagner très loin les démonstrations des sciences naturelles, les préhistoriens estiment ainsi préférable d'assurer une intégration convenable des enseignements naturalistes en inscrivant la collaboration dans des cadres bien délimités *a priori*.

Ce « complexe de Priape » (Kaeser, 2005) caractéristique de ces sciences dites « molles » qui se rêvent « dures » n'a pourtant pas lieu d'être : comme on l'a vu, l'archéologie préhistorique s'est en effet construite sur une association originale des sciences humaines et des sciences naturelles. En l'occurrence, et compte tenu de cette ascendance naturaliste, on pourrait donc tout aussi bien (par provocation) rapporter les ambiguïtés évoquées ci-dessus à d'autres motifs psychanalytiques : le complexe d'Œdipe ou le tabou de l'inceste…

L'homme et la nature : une histoire commune

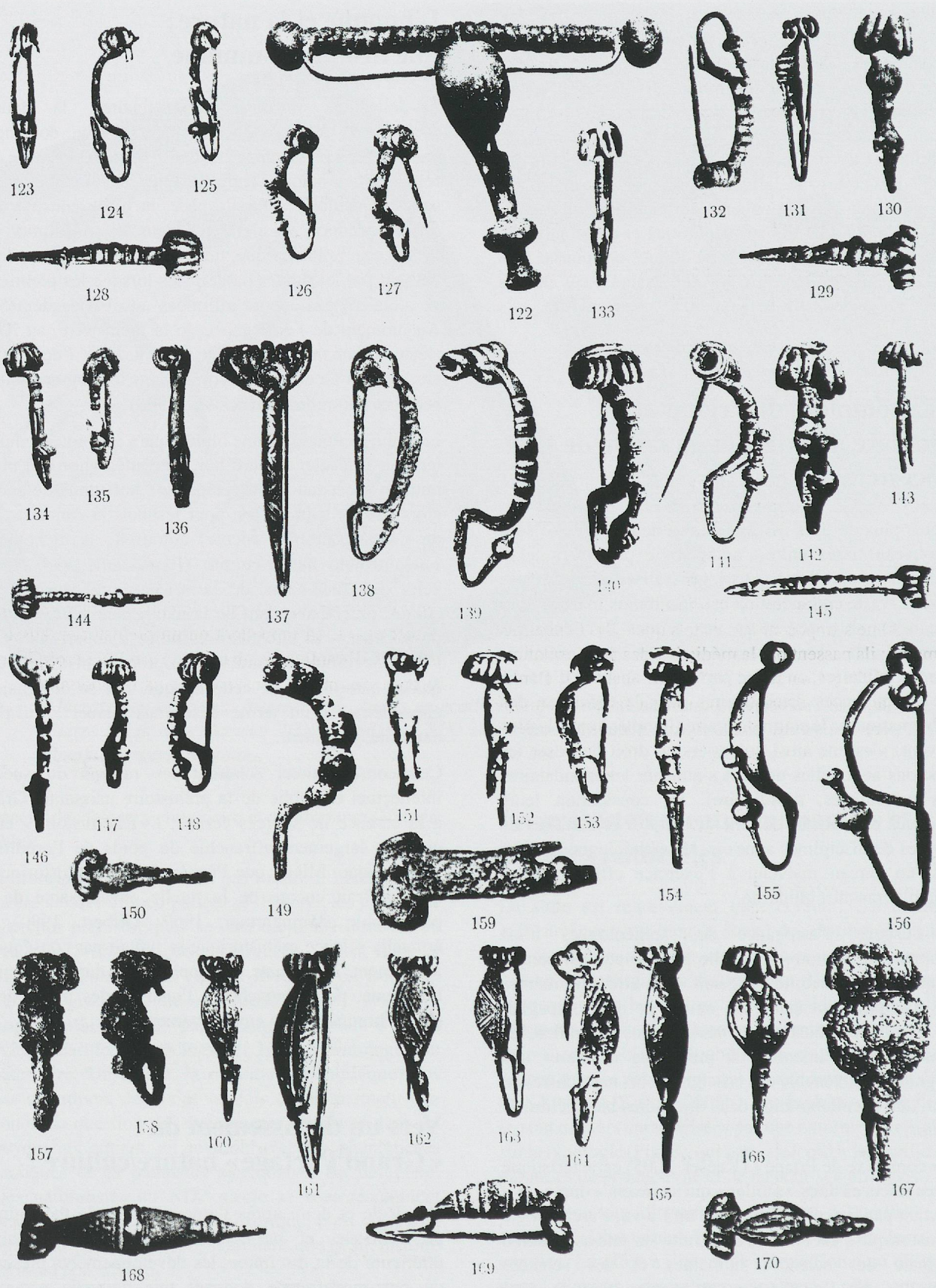
Au-delà des *satisfecits* disciplinaires, la double ascendance de l'archéologie préhistorique doit nous encourager à mieux appréhender la nature essentielle des relations heuristiques entre les sciences humaines et les sciences naturelles. En l'espèce, la place considérable qu'ont occupée ces dernières dans la constitution de la science préhistorique tient à la largeur du spectre couvert par les études naturalistes lorsque les premières ne s'étaient pas encore affirmées au plan académique. Au moment de l'émergence de la préhistoire, au XIXe siècle, l'humanité, la société, la politique, l'économie, etc., étaient en effet incorporées dans le programme des sciences naturelles (Blanckaert, 1998).

Loin du « réductionnisme biologique » que nous sommes tentés d'y déceler aujourd'hui, cette intégration de l'objet humain procédait de la perspective holistique défendue alors par les naturalistes, pour lesquels la connaissance ne s'organisait pas (encore) autour de la dichotomie fondamentale nature/culture (Blanckaert, 2000). Aux yeux des fondateurs de la science préhistorique, la culture procédait autant de la nature que cette dernière de la culture. Et la chose s'explique d'autant mieux, si l'on tient compte du caractère proprement historique des études naturalistes de cette époque, qui se désignaient elles-mêmes d'un terme désormais désuet : l'*histoire* naturelle, justement.

Ces considérations éclairent les raisons du succès intellectuel et public de la préhistoire naissante. Grâce à la carence de sources écrites, l'« anté-histoire » était en effet largement affranchie du poids de l'érudition philologique. Mieux que l'étude des temps historiques, qui souffrait encore de la tutelle envahissante de la philosophie (Weingartner, 1969 ; Gilbert, 1990), la nouvelle science préhistorique se prêtait par conséquent idéalement à la mise en application du programme holistique, pour s'attacher à l'analyse des interactions entre l'homme et son environnement.

Vers un dépassement du « Grand Partage » nature/culture ?

Un siècle et demi après l'émergence de la thématique préhistorique, et par-delà l'émancipation humaniste ultérieure de la discipline, les développements présents du post-modernisme donnent une nouvelle actualité aux spécificités épistémologiques qui caractérisent les origines de l'archéologie préhistorique. Ainsi, la remise en question du « Grand Partage » entre l'univers naturel et l'action humaine qui s'impose de nos jours devrait



Nos 132 à 170. La Tène Ic.

Fig. 8 : L'« obsession typologique » au début XIXe siècle : fibules de La Tène Ic (Viollier, 1916, pl. 4).

trouver, dans notre discipline, un écho particulier. Car avec son statut hybride, sur l'interface entre les sciences humaines et les sciences de la nature, l'archéologie préhistorique semble particulièrement bien outillée pour intervenir dans ces débats fondamentaux du XXIe siècle.

A cet égard, le thème de notre colloque *« Paysage-Landschaft-Paesaggio »* offre un bon exemple du potentiel de notre discipline pour un dépassement de la dichotomie nature/culture. Comme le montrent les contributions publiées dans ce volume, les archéologues sont en effet parfaitement conscients que le paysage ne constitue pas qu'un décor d'arrière-plan à la description des activités anthropiques : la nature, ses formes et son évolution sont des facteurs agissant sur le développement des variables culturelles, alors que ces dernières ont souvent, à leur tour, un impact sensible sur l'environnement naturel.

En nous inspirant des études phénoménologiques qui ont cours aujourd'hui dans l'archéologie post-processuelle (Brück, 2005), nous ne saurions pourtant nous borner, dans l'étude du « paysage », à la description factuelle de ces relations de réciprocité nature/culture. Car comme l'indiquent les enseignements de l'*Alltagsgeschichte*, de la microhistoire et du « tournant critique » dans les sciences historiques, les « faits » (qu'ils soient naturels ou culturels) ne s'imposent jamais tels quels à la conscience humaine : ils passent par la médiation des représentations (Geertz, 1973 ; Chartier, 1989). Autrement dit, l'étude des paysages préhistoriques ne saurait faire l'économie de leur perception culturelle (subjective) dans les sociétés anciennes[4] ; car c'est par rapport à celle-ci (et non par rapport aux configurations naturelles objectives) que s'expriment et se mesurent les motifs, le sens et la portée des gestes culturels (Descola, 2005).

En bref, les développements du post-modernisme offrent à la coopération des sciences de l'homme et de la nature un terrain d'exercice renouvelé, où les humanités sont susceptibles de jouer un rôle constructif, et où les sciences naturelles pourront enfin tirer également bénéfice à l'échange, pour recevoir à nouveau, après avoir tant donné.

Post-scriptum. La condamnation de l'esthétique et des « beaux objets » : un complexe scientiste ?

Certains éléments du débat ayant suivi la présentation orale de cette contribution nous incitent à revenir brièvement sur cet attrait présumé des antiquaires du XIXe siècle pour les « beaux objets » que nous avons placé dans la première étape du développement schématique proposé plus haut. A notre sens, la dénonciation complaisante de l'esthétique dans l'historiographie de légitimation disciplinaire constitue en effet une manifestation du « complexe de Priape » évoqué ci-dessus.

Certes, nous admettrions volontiers l'extrême pauvreté heuristique d'une préhistoire circonscrite à l'examen *exclusif* des « beaux objets ». En soi, pourtant, et si elles ne sont pas conduites au détriment d'analyses contextuelles, de telles études n'ont rien de condamnable. En principe, elles ne sont du reste pas moins productives que l'analyse, par exemple, de la chaîne opératoire de fabrication de poinçons en os sur un site donné. Comment nier, ainsi, que l'étude des cathédrales gothiques ou des œuvres de Michel-Ange sont susceptibles d'enrichir notre compréhension du Moyen Âge ou de la Renaissance ? Dans le même esprit, le disque de Nebra, le chaudron de Gundestrup (Fig. 9) ou le cratère de Vix, voire même une « Vénus » paléolithique sans indication de provenance, ne sauraient donc constituer des objets de recherche moins dignes que d'autres (Kaeser, sous presse).

En somme, de telles condamnations trahissent une aspiration à épurer l'archéologie d'une partie de son héritage : celui de la tradition classique, où l'histoire de l'art occupe effectivement une place notable. Or, comme on l'a vu, c'est précisément la pluralité de ses origines épistémologiques qui fait l'intérêt de notre discipline. A cet égard, on rappellera qu'un préhistorien aussi peu suspect d'« antiquarianisme » qu'André Leroi-Gourhan n'en a pas moins consacré une part importante de son

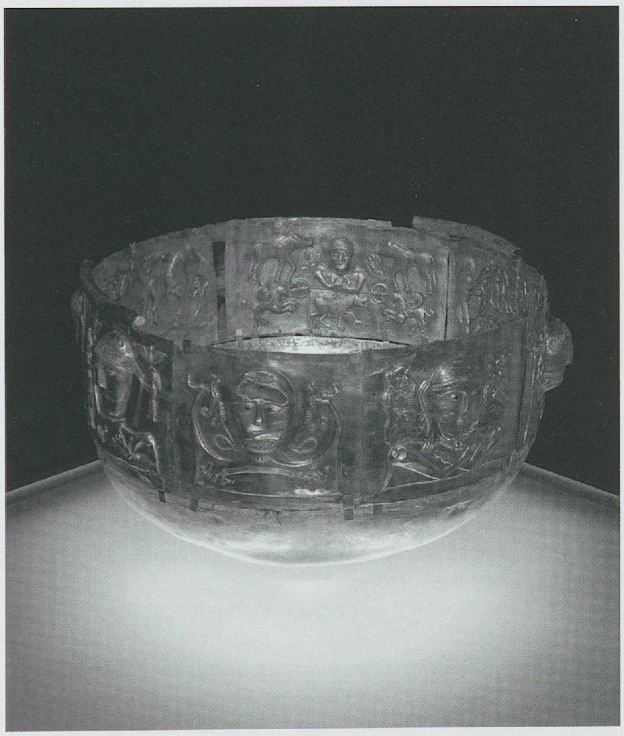


Fig. 9 : Chaudron de Gundestrup (Musée de la civilisation celtique, Glux-en-Glenne, fac-similé). Photo J. Roethlisberger, Laténium.

oeuvre à l'analyse de l'art paléolithique. Plaidant pour une science de l'homme unifiée, portant sur les manifestations tant spirituelles que matérielles de l'humanité, ce dernier était manifestement bien placé pour apprécier la valeur du potentiel de la préhistoire.

En définitive, il nous semble que l'histoire de l'archéologie préhistorique nous invite à assumer l'héritage de notre discipline *dans toutes ses composantes*. Elle montre en effet que c'est la richesse et la diversité de cet héritage qui permet à la préhistoire de produire en retour du savoir utile à toutes les disciplines dont elle continue à s'inspirer et avec lesquelles elle est amenée à collaborer.

Bibliographie

Altorfer K. R. 2004. Die Pfahlbauten – Ein neues Fenster in die Vergangenheit. *In : Pfahlbaufieber. Von Antiquaren, Pfahlbaufischern, Altertümerhändlern und Pfahlbaumythen*. Chronos, Zürich (Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft, 71) : 69-90.

Bandi H.-G. & Zimmermann K. *Pfahlbauromantik des 19. Jahrhunderts / Romantisme des habitations lacustres au 19e siècle*. Historisch-Archäologischer Verlag, Zürich.

Barthélemy-Madaule M. 1979. *Lamarck ou le mythe du précurseur*. Le Seuil, Paris.

Blanckaert C. 1998. La naturalisation de l'homme de Linné à Darwin. Archéologie du débat nature/culture. *In*: A. Ducros, J. Ducros & F. Joulian (éds.), *La culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture*. Errance, Paris : 15-24.

Blanckaert, C. 2000. 1800 : Le moment « naturaliste » des sciences de l'homme. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 3 : 117-160.

Borrello M. A. 1986. Habitat, milieu et ressources : les données économiques. *In :* M. A. Borrello *et al., Cortaillod-Est, un village du Bronze final, 4. Nature et environnement*. Editions du Ruau, Saint-Blaise (*Archéologie neuchâteloise*, 4) : 75-87.

Brück J. 2005. Experiencing the past ? The development of a phenomenological archaeology in British prehistory. *Archaeological Dialogues*, 12/1 : 45-72.

Brun P. 2006. Pour une archéologie des réseaux locaux. Les outils d'analyse et les problèmes d'échelles spatiales et temporelles. *Nouvelles de l'archéologie*, 104-105 : 7-12.

Chartier R. 1989. Le monde comme représentation. *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 6 : 1505-1520.

Coye N. 1997. *La préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique, 1830-1950*. L'Harmattan, Paris.

Coye N. 2000. Boucher de Perthes : un médiateur en préhistoire (1837-1864). *Praehistoria*, 1 : 9-18.

Descola Ph. 2005. *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.

Dumont d'Urville J. 1830-1833. *Voyage de la corvette L'Astrolabe exécuté par ordre du Roi pendant les années 1826-1827-1828-1829. Histoire du voyage*. Tastu, Paris.

Geertz G. 1973. *The Interpretation of Cultures. Selected Essays*. New York University Press, New York.

Gilbert F. 1990. *Politics or Culture ? Reflections on Ranke and Burckhardt*. Princeton University Press, Princeton.

Heer O. 1860. Bemerkungen über die Landwirtschaft der Ureinwohner unseres Landes. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft*, 13/2-3 : 111-114.

Heer O. 1866. *Die Pflanzen der Pfahlbauten*. Neujahrs-Stück der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich, Zürich.

Kaeser M.-A. 2000. Le fantasme lacustre. Un mythe et ses implications idéologiques dans la Suisse du XIXe siècle. *In :* A. & J. Ducros (éds.), *L'homme préhistorique : Images et imaginaire*. L'Harmattan, Paris : 81-107.

Kaeser M.-A. 2002. L'autonomie des représentations, ou lorsque l'imaginaire collectif s'empare des images savantes. L'exemple des stations palafittiques. *In :* P. Jud & G. Kaenel (éds), *Lebensbilder – Scènes de vie. Actes du colloque de Zoug, 13-14 mars 2001*. Kantonales Museum für Urgeschichte / GPS, Zug : 33-40.

Kaeser M.-A. 2004a. *L'Univers du préhistorien : Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie d'Edouard Desor (1811-1882)*. L'Harmattan, Paris.

Kaeser M.-A. 2004b. Antiquare, Pfahlbauten und die Entstehung der urgeschichtlichen Wissenschaft: die nationale und internationale Ausstrahlung der Antiquarischen Gesellschaft. *In : Pfahlbaufieber. Von Antiquaren, Pfahlbaufischern, Altertümerhändlern und Pfahlbaumythen*. Chronos, Zürich (*Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft*, 71) : 125-146.

Kaeser M.-A. 2005. L'histoire des recherches lacustres. De l'instrument disciplinaire à un historicisme réflexif. *In*: Ph. Della Casa & M. Trachsel (eds.), *WES'04 : Wetland Economies and Societies. Proceedings of the International Conference, Zurich, 10-13 March 2004*. Chronos / Swiss National Museum, Zurich : 17-24.

Kaeser M.-A. 2006a. Entre antiquaires et naturalistes. L'archéologie lacustre : un tournant dans la préhistoire universelle. *In*: M.-C. Lebascle (éd.), *Secrets de lacs. Catalogue d'exposition au Château-Musée d'Annecy*. Musée d'archéologie, Annecy : 14-25.

Kaeser M.-A. 2006b. The First Establishment of Prehistoric Science. The Shortcomings of Autonomy. *In :* Callmer J., Meyer M., Struwe R. & Theune C. (éds.), *Die Anfänge der ur- und frühgeschichtlichen Archäologie als archäologisches Fach (1890-1930) im europäischen Vergleich. Internationale Tagung an der Humboldt-Universität zu Berlin vom 13.-16. März 2003*. Verlag M. Leidorf, Rahden (*Berliner Archäologische Forschungen*, 2) : 149-160.

Kaeser M.-A.sous presse. La muséologie et l'objet de l'archéologie : le rôle des collections face au paradoxe des rebuts du contexte. *In :* P.-A. Mariaux (éd.) *Les acteurs de la muséologie*. Lang, Bern.

Kaufmann C. 1979. Völkerkundliche Anregungen zur Interpretation der Pfahlbaufunde. *Archäologie der Schweiz*, 2 : 12-19.

Keller F. 1854. Die keltischen Pfahlbauten in den Schweizerseen. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, 9/3 : 65-100.

Leroi-Gourhan A. & Brézillon M. 1972. *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien (La section 36)*. CNRS (7e supplément à *Gallia Préhistoire*), Paris.

Pautrat Y. 1989. L'homme antédiluvien : anthropologie et géologie. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n. s. 1 : 131-152.

Reubi S. sous presse. *Gentlemen, prolétaires et primitifs. Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l'ethnographie suisse, 1880-1950*. Lang, Berne.

Rütimeyer, L. 1860. Untersuchung der Thierreste aus den Pfahlbauten der Schweiz. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft der Schweiz,* 13/2-2 : 27-72.

Vasil'ev S. 2004. La notion de sol d'habitat dans la préhistoire soviétique. *In* : F. Audouze & N. Schlanger (éds.), *Autour de l'homme : Contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*. Editions Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques, Antibes : 275-283.

Viollier D. 1916. *Les sépultures du second âge du Fer sur le Plateau suisse*. Georg, Genève.

Von Arx B. 2004. *Die versunkenen Dörfer. Ferdinand Keller und die Erfindung der Pfahlbauer.* Unionsverlag, Zürich.

Weingartner R. 1969. The Quarrel about Historical Explanation. *In :* R. H. Nash (ed.), *Ideas of History*. Dutton, New York : vol. 2, 140-157.

Notes

1 L'ethnologie, par exemple : Reubi, sous presse.

2 Un rejet bien sûr partiel et mal maîtrisé, puisque la typologie constitue précisément un héritage des sciences naturelles… En l'occurrence, ce n'est en effet que la *signification* conférée aux évolutions typologiques qui marquait la réaction humaniste : à la typologie matérialiste et évolutionniste du XIXe siècle succède en effet une caractérisation historique et culturaliste des types archéologiques.

3 Nous pensons notamment à l'exiguïté des cercles savants dans les élites citadines du *Bildungsbürgertum*, à l'impact socio-politique de la question lacustre, et bien sûr à la conservation exceptionnelle des vestiges organiques : Kaeser, 2004b.

4 Entreprise qui peut du reste prendre des formes tout à fait concrètes et se fonder sur des approches classiques.